réputation brillante, accompagné et soutenu par le témoignage de la presse de tous les pays où il a fait séjour.

A l'aide d'une méthode très complète et très ingénieuse, l'élève qui suit exactement ses leçons est en état de parler l'italien après une très courte expérience.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de ces procédés charlatanesques qui ont la prétention de donner la science sans travail. C'est un cours régulier, fort habilement ordonné, divisé en douze leçons, de deux heures, entre lesquelles l'élève doit accomplir une tâche proportionnée aux difficultés qu'il est nécessaire de vaincre.

Le professeur, M. Pellico, sans l'intermédiaire d'un traducteur, n'est-ce pas là un résultat vraiment désirable ? et comment aussi résister au charme de ces beaux airs qui, chantés dans la langue où ils ont été composés, prennent une expression mille fois plus touchante et plus profonde ?

M. Desideri demeure rue Nationale, 86, à Lille, et serait disposé à venir à Roubaix, s'il y trouvait des élèves.

Une louve a été tuée avant-hier sur la frontière, non loin de Saint-Léger.

POLICE CORRECTIONNELLE. — Audience du 10 novembre. — Il s'agit, aujourd'hui, pendant une bonne partie de l'audience, de cabaretières dévalisées par des fous. C'est, d'abord, une soubrette du nom de Marie Delaval qui, à l'instigation de sa mère, Eléonore Liénard, enlève à plusieurs reprises, dans un cabaret de Mouveaux, du numéraire s'élevant à 1.0 fr. Cet argent était toujours fidèlement remis par l'infidèle contumace à la femme Delaval. Un an de prison à la mère; trois mois à la fille.

— Henri Tavernier est entré avec un camarade dans un cabaret de la rue de Paris à Lille. La cabaretière étant momentanément absente, notre homme s'est servi lui-même de la bière et, pour que ce fût tout profit, il a, par la même occasion, dévalisé le tiroir-caisse du comptoir d'une somme de 4 fr. 50. Trois mois de prison.

— La manière de Henri Carpentier est différente pour atteindre au même résultat. Quoiqu'il n'ait encore que quinze ans, il possède déjà plus d'un tour dans son sac. Il s'est donc présenté toujours chez une cabaretière, et, sous prétexte d'un accident de voiture arrivé au mari d'une femme des amies de celle-ci, il lui a extorqué 20 francs. Enhardi par ce premier succès, le jeune Carpentier a voulu expérimenter de nouveau son truc chez une épicière, mais sans résultat. Par contre, il a réussi auprès d'une servante dont la maîtresse était absente. La s'arrêta ses exploits et il est envoyé pour trois mois à la maison de correction.

— Maximilien Sirjacobs est un dangereux repris de justice belge. Il a volé, à un cabaretier de Roubaix, son portefeuille contenant 250 francs, puis il est venu à Lille dans la louable intention de faire ripaille. Malheureusement, il n'alla pas loin. Un agent de la sûreté de Roubaix l'avait à l'œil, et, aidé d'un de ses confrères de Lille, il l'eut vite retrouvé dans un cabaret près de la gare, à Lille.

Sirjacobs repartit donc tout de suite pour Roubaix sous l'escorte de ses deux acolytes. En route, il insulta, frappa et menaça les agents, qui ne le coffrèrent pas moins en arrivant à destination. Le tribunal lui inflige aujourd'hui quinze mois de prison et cinq ans de surveillance. A qui sert donc, a-t-il l'air de se demander, de se réfugier en France, pour y être si rudement traité ?

— Victor Delaporte, jeune ouvrier cordonnier, âgé de seize ans, est cet individu qui, dimanche soir, a blessé, rue des Ponts-de-Comines, un sergent de ville d'un coup de couteau à la main. Il avait commencé par injurier un caporal de la ligne qui passait. Aux observations que lui fit l'agent de police, Delaporte répondit par des outrages adressés à celui-ci et au militaire, dont les épaulettes, ajouta-t-il, étaient bonnes tout au plus à balayer les rues, etc., etc. Arrêté immédiatement, il se rebella et c'est alors que fut porté le coup de couteau dont il a surtout à répondre aujourd'hui.

Il est défendu par son père, un parfait honnête homme, en très-bons termes. Le malheureux père invoque l'indulgence du tribunal pour le jeune homme, presque un enfant, que les excitations malsaines de quelques esprits exaltés semblent avoir amené à mépriser tout ce qui représente l'autorité. Ce n'est certes pas sous le toit paternel qu'il a pris de pareils principes. D'une voix émue, le pauvre père supplie le tribunal de ne pas flétrir son enfant au début de sa carrière.

Ces paroles éloquentes dans leur simplicité touchent l'auditoire et même les juges. Victor Delaporte n'est condamné qu'à quatre mois de prison. Puisse cette leçon lui apprendre à ne plus dire, comme il l'a fait au moment de son arrestation, que sous la vraie République on n'arrêterait plus ainsi un citoyen français, et surtout à ne pas appuyer à l'avenir ses opinions politiques à coups de couteau.

La messe dite de Sainte-Cécile, sera célébrée lundi à onze heures et demie, à Saint-Martin. Voici les morceaux qui seront joués par la Grande-Harmonie : 1° Scherzo et Marche de la Symphonie en ut mineur de Beethoven, arrangée par Victor Delannoy; 2° Fantaisie sur des motifs d'Auber, arrangée par Hanssens. Ces mêmes morceaux seront exécutés le dimanche suivant à la messe d'onze heures et demie, à Notre-Dame.

CONVOIS FUNÈRES ET OBITS

Les amis et connaissances de la famille LEROUGE-LEROY, qui, par oubli, n'avaient pas reçu de lettre de faire part du décès de Monsieur HENRI-GEORGES LEROUGE, décédé à l'Institut de Médecine le 13 novembre 1875, à l'âge de 12 ans, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister au convoi et service solennels qui auront lieu le mardi 22 novembre 1875, à 9 heures, en l'église Saint-Martin. — L'Assemblée à la maison mortuaire, Grande-Rue, 67.

Les amis et connaissances de la famille THIÉRTAT CONRATTE, qui, par oubli, n'avaient pas reçu de lettre de faire part du décès de Dame EUGÉNIE-SILVIE CONRATTE, décédée à Roubaix, le 21 novembre 1875, à l'âge de 61 ans et 3 mois, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de vouloir bien assister au convoi et service solennels qui auront lieu le mardi 22 novembre 1875, à 9 heures, en l'église Saint-Martin. Les visites seront reçues le mardi 22 novembre à 4 heures 1/2. — L'Assemblée à la maison mortuaire, Grande-Rue, 67.

Un obit solennel anniversaire sera célébré en l'église de Notre-Dame, le lundi 22 novembre 1875, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur LOUIS-HUBERT CAULIER, directeur de ses travaux, époux de Dame ORTHÉLANE PETERS, décédée à Roubaix, le 2 octobre 1874, à l'âge de 60 ans. Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de bien vouloir considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel anniversaire sera célébré en l'église de Sainte-Elisabeth, le lundi 22 novembre 1875, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur FLORENCE-FRANÇOIS NUTTE, époux de Dame LOUIS LEROUGE, décédé à Roubaix, le 10 novembre 1874, dans sa 51^e année. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel du mois sera célébré en l'église de Saint-Sépulchre, le lundi 22 novembre 1875, à 8 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur ALEXANDRE LEFEBVRE, décédé à Roubaix, le 21 octobre 1875, à l'âge de 36 ans et 10 mois. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un obit solennel anniversaire sera célébré le mardi 23 novembre 1875, à 10 heures, au Maître-Autel de l'église paroissiale de Saint-Martin, pour le repos de l'âme de Monsieur PIERRE-AUGUSTE-MARIE-JOSEPH MOTTE-MOTTE, Président du Tribunal de Commerce, décédé à Louvain, le 23 novembre 1871, à l'âge de 46 ans. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part, sont priées de vouloir bien considérer le présent avis comme en tenant lieu.

COURS PUBLIC DE LANGUE ANGLAISE. — Le cours spécial de correspondance commerciale, termes techniques, poids et mesures, monnaie, aura lieu les mercredi et samedi de 9 à 10 heures du soir.

S'inscrire chez M. J. Yodje, professeur du cours, rue du Havre, 6, ou à l'Ecole communale de garçons, rue des Fabricants, à l'heure du cours.

Le cours ordinaire de langue anglaise a lieu tous les soirs, rue des Fabricants, à 8 heures précises.

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS. — Imprimerie Alfred Reboussin. — Avis gratuit dans les deux éditions du Journal de Roubaix.

Prix de revient des Viandes			
DROITS D'OCTROI COMPRIS.			
	1874	1875	1876
Boeuf	1.69	1.41	1.12
Veau	1.65	1.27	0.84
Porc	0.90	0.90	0.80
Mouton	1.91	1.82	1.37
Porc	1.80	1.70	1.50
	1.70	1.65	1.60

Roubaix, le 12 Novembre 1875

La Maire de Roubaix

G. DESCAT

Faits divers

— UN QUADRUPLE SUICIDE. — Les personnes qui se trouvaient, hier, vers deux heures, aux environs du marché aux bestiaux de la Villette, ont été témoins d'une scène poignante.

Une femme, jeune encore, pauvrement mise, arrivait sur le quai de la Sambre. Elle tenait dans ses bras un enfant de trois ans; un autre enfant de six ans marchait à côté d'elle, la tenant par la main; un troisième, âgé de huit ans, suivait. La mère s'engagea sur le pont qui mène du marché aux bestiaux aux abattoirs. Une fois au milieu, elle posa à terre le bébé qu'elle avait sur le bras et lui passa autour du corps un mouchoir. Elle fit de même aux deux autres. Puis, réunissant les bouts des trois mouchoirs, elle les attacha à sa ceinture. Ces préparatifs terminés, la malheureuse enjamba le parapet et s'élança dans le canal, entraînant avec elle les trois pauvres petits.

Un cri d'horreur s'éleva de tous côtés. MM. Lelièvre, capitaine de la compagnie du tonnage, et Aubry, marinier, sautèrent dans un bateau et, en deux coups de rame, furent à l'endroit où avait disparu femme et enfants. L'agitation de l'eau leur révéla le point où les malheureux se débattaient contre la mort.

On fut assez heureux pour les retirer à temps. On les porta tous les quatre dans le logement de M. Collet, garde-écusier, 2, quai de la Charente, où leur furent donnés les soins que nécessitaient leur état.

Des renseignements recueillis par le Figaro, il résulte que cette femme se nomme Madeline Paul, femme Réveil, et est âgée de vingt-neuf ans. Elle est née à Waldstorf (Moselle), et demeure 222, boulevard de la Villette.

Quant aux motifs de sa tentative de suicide, ils restent absolument inconnus. Aux questions qui lui ont été posées à ce sujet, le reste, elle a exposé le mystère le plus complet.

Dans le quartier, on assure que la pauvre femme n'a pas la tête bien solide et on croit qu'une contrariété é, probablement légère, a suffi pour lui inspirer cette terrible résolution.

— UN SCANDALE. — Sous ce titre nous lisons dans le Journal de Courtrai qu'à

l'enterrement de M. Berlemont, ces jours derniers, les libéraux de l'endroit ont eu une conduite odieuse et affligeante.

Mort en chrétien, après avoir courageusement repoussé les erreurs libérales de toute sa vie, M. Berlemont avait donné un grand exemple à suivre à ceux qui passent leur vie à mépriser le prêtre et la religion.

Malheureusement l'enseignement qu'il donne cette mort ne fut pas compris; les « frères et amis » en ont profité pour tenter de faire une manifestation libérale.

La conduite de quelques uns de ces gueux, parmi lesquels il y avait des gros bonnets du libéralisme, a été absolument révoltante. On y a même vu des libéraux qui ne rougissaient pas de se promener dans l'église, le couteau sur la tête pendant la consécration.

— ÉVASION... D'UN OURS. — Hier un ours de forte taille se promenait paisiblement dans la rue d'Asnières. Cette bête avait brisé son collier et quitté l'écurie du sieur Subra, dompteur, qui habite cette rue. Naturellement la vue de ce promeneur causa une grande émotion parmi les habitants effarés qui restèrent chez eux en se barricadant. Seulement, un marchand de vins de la rue Cardine, M. Bangé, s'approcha de l'ours, le prit par sa chaîne et le conduisit dans un terrain vague où il l'attacha à un poteau. Deux gardiens de la paix furent mis de garde pour écarter les curieux, et quelques heures après l'ours était réintégré dans son local par son maître.

— Les sangliers abondent dans toutes les forêts des environs de Vernon; ils ne sont nulle part aussi nombreux que dans les bois de la rive droite de la Seine. Là ils exercent en bandes leurs ravages dans les champs nouvellement ensemencés.

LE DRAME DE LA RUE GALANDE. — Dimanche soir, une jeune femme dont les habitudes d'ivresse sont bien connues des habitants du quartier, rentrait dans son domicile, rue Galande, tubant et flagollant. La malheureuse est mère de deux enfants; le plus jeune est âgé de trois mois à peine. Elle les adorait; ce dernier surtout. En rentrant, les pleurs du petit être la font diriger vers son lit, où repose l'enfant; elle veut le saisir pour lui donner ses soins, mais la lourde ivresse qui l'accable est plus forte que sa volonté et elle s'affaisse sur le lit, couvrant de son corps la malheureuse petite créature. Cette femme, nommée Alphonsine L..., est d'une corpulence puissante et son poids étouffe l'enfant, qui pousse des cris plaintifs, d'abord aigus, puis étranglés, puis plus rien.

Des voisins, qui avaient vu Alphonsine L... rentrer, entendant des cris et redoutant un malheur, frappèrent à sa porte, mais la mère n'entendit pas, ni elle entendit, ses efforts furent impuissants pour qu'elle se relevât. Son cerveau alourdi ne lui permit pas de percevoir l'horrible situation dans laquelle elle était. Ce silence fit concevoir de plus sérieux soupçons et on se résolut à enfoncer la porte. Malheureusement il était trop tard; quand on parvint à arracher l'enfant à l'étreinte mortelle du corps de sa mère ivre, l'asphyxie, sans être complète, était assez avancée pour que, malgré les soins qui lui furent prodigués, l'enfant mourut dans la journée suivante.

Jugez du désespoir de la mère infanticide par cette terrible passion de l'ivresse. Les voisins, émus de sa douleur, se turent et le médecin de l'établissement crut à une mort naturelle. On allait procéder à l'inhumation lorsque M. Lelièvre, commissaire de police, prévenu par une lettre, ouvrit une enquête et constata les horribles faits que nous venons de raconter. La malheureuse a été laissée en liberté, mais elle aura à répondre à la justice de l'imprudence qui a coûté la vie à son enfant.

— UN DIGNÉ ÉMULE D'HARPAGON. — Il y a dans une commune des environs de Paris un avaré qui rendrait des points à Harpagon. Il ne donne ni achète jamais rien; il a en outre une peine infligée à payer ce qu'il doit.

Un jardinier de la commune avait travaillé pour lui; il avait à réclamer une somme de six francs depuis un temps immémorial. Tous les dimanches, le jardinier se présentait chez cet avaré pour demander son argent et toujours celui-ci trouvait un prétexte pour faire patienter le créancier.

Dimanche dernier, le jardinier monta, comme d'habitude, chez son débiteur; il le trouva dans l'escalier; seulement, l'avare était étendu sans mouvement sur les marches. Il avait fait une chute; sa tête avait frappé la barre de fer de la rampe; il s'était évanoui. Comme il demeure seul, personne ne s'était aperçu de l'accident, et il aurait peut-être péri sans l'arrivée du patient jardinier. Celui-ci porta l'avare sur son lit, le fit revenir à lui, puis il appela des voisins; on fit venir un médecin.

Au bout de quelques jours, l'avare était remis. Il exprima sa reconnaissance à son sauveur, et comme il le savait pauvre, il lui prouva 100 fr. de récompense. Mais tout se borna à cette promesse. Quand le jardinier revint pour réclamer ses 6 fr., l'avare lui dit qu'ils devaient se confondre avec les 100 fr. promis; la semaine suivante, ce n'était plus que 50 fr., puis 20 fr. qu'il promettait de remettre à son sauveur. Finalement, ce dernier a dû citer son obligé devant le juge-de-peace pour être payé du travail qu'il avait fait.

— On se rappelle l'horrible mort du père Gobeck, cet immortel type d'usurier avare créé par Bazac; eh bien! dit Paris-Journal, ce dénouement d'un

roman n'est rien auprès de la terrible réalité que voici :

« Un vieil avare, nommé Xavel, qui avait fait tous les métiers, qui avait prêté à la petite semaine et vendu des plumes et des crayons sur les boulevards, des contremarques à la porte des théâtres, qui avait ramé une foule de pauvres gens pour assouvir sa passion, était allé dernièrement se loger dans un mauvais hôtel meublé de la rue Polonceau, à La Chapelle.

« Trop vieux pour continuer ses métiers, il se contentait d'entasser ses revenus et ne mangeait, chaque jour, que quelques sous de pain et de fromage pour pouvoir mettre plus d'or de côté.

« Son seul bonheur était, le soir, quand tout dormait dans l'hôtel, d'étaler sur une table tout ce qu'il possédait; alors ses yeux étincelaient, il faisait sonner son or, il froissait ses billets de banque et, ivre de joie, il s'écriait :

« Tout cela est à moi !... tout cela est à moi !

« L'avarice avait pu à peu dérangé le cerveau du vieil usurier; sa folie n'allait qu'en empirant, et hier, au moment où la bonne entrait dans sa chambre, le malheureux, pris d'un accès de rage, se précipita sur elle en lui criant :

« Tu veux me voler mon argent !

« Il saisit la pauvre fille par le cou et la mordit cruellement au doigt ! Il voulait même l'étrangler, quand un accourut au bruit, et on le maintint, non sans peine.

« Pour le transporter dans une maison d'aliénés, il a fallu sept hommes !

« Dans son matelas, on a trouvé en or, en billets et en valeurs, plus de cent mille francs. »

— M^{lle} Déjazet a subi l'opération de la thoracotomie. Cette opération très difficile a été faite par le docteur Dieulafoy et a réussi.

Quand les trois médecins sont arrivés, à dix heures du matin, Déjazet a ouvert les yeux et les a regardés sans aucune émotion apparente. Puis, pendant que le chirurgien préparait sa trousse, elle n'a pas même eu la curiosité de le suivre de l'œil.

Elle a demandé son fils, qui l'a embrassée, puis elle s'est laissée découvrir la poitrine en jetant au docteur un coup d'œil qui signifiait à ne pas s'y méprendre :

« Faites de moi tout ce que vous voudrez; mais à quel but ?

Voici en quoi consiste l'opération fort douloureuse de lathoracotomie. Le chirurgien, d'un coup profond de son bistouri, pratique une incision dans la poitrine, afin de donner une issue à l'eau qui engorge les poumons. Tant que coule cette eau, on laisse l'incision ouverte et cela peut durer assez longtemps.

Celle qu'on a faite au côté droit de la poitrine de Déjazet est restée béante une vingtaine de minutes. Naturellement, à cause de la longueur de l'opération, on n'avait pu chloroformer la malade.

Elle n'a pas poussé un gémissement. Quand cela a été fini, on a vu à un faible mouvement de ses lèvres qu'elle murmurait « merci ! » et elle a tourné les yeux vers son fils pour l'appeler.

Pendant les premières heures qui ont suivi, on a conçu quelque espoir; mais, quoi qu'aient dit plusieurs journaux, cet espoir s'est bien vite évanoui.

— Nous apprenons par une lettre particulière, dit le Journal de Dar, qu'un grave accident a jeté la plus vive émotion dans la ville de Bagères de Luchon.

Un prince polonais, jeune homme de 25 ans, très répandu dans le monde parisien, avait loué pour la saison d'automne, moyennant 1,000 francs, la villa Berlin. Outre de nombreux domestiques à son service, le jeune polonais avait loué sept guides qui l'accompagnaient dans la montagne, où il chassait l'isard.

Avant-hier matin, étant parti pour chasser cet animal qui se retire sur les pics d'où il franchit les escarpements avec la souplesse d'une gazelle, ses guides lui firent observer que la neige qui était tombée pendant la nuit, rendait cette chasse très-périlleuse. Le jeune homme ne voulut pas se rendre à ces sages conseils, et continua son ascension avec son guide Haurillon.

Arrivés dans un endroit très escarpé, son guide l'invita à se tenir à sa ceinture. C'est bon pour les femmes, répondit le jeune imprudent. A ce moment, une cigale passe au-dessus de sa tête; il la regarde; puis, abaissant son regard dans le vide, le vertige le saisit et il tombe sur des rochers couverts de neige à une hauteur de dix mètres. La fatalité voulut que, dans sa chute, il fit partir de ses doigts crispés les deux coups de son fusil, chargé de chevrotines, dont l'un l'atteignit à la cuisse droite. Il était dix heures. Haurillon descendit dans la crevasse où gisait le malheureux jeune homme, qui s'était fracturé la jambe et perdait beaucoup de sang par sa blessure.

Haurillon enleva ses vêtements et déchira sa chemise, dont il fit des compresses; puis il alla chercher du secours. L'émotion avait épuisé ses forces; il marcha deux heures, chargeant et déchargeant son arme.

Le dernier coup de fusil mit heureusement en éveil les soldats du poste, qui sortirent pour explorer les environs. Ils trouvèrent le guide évanoui.

Ce n'est qu'après une heure de soins qu'on parvint à lui faire reprendre connaissance.

Il raconta alors le malheur qui était arrivé au jeune chasseur, et, sur ses indications, les soldats parurent à la recherche du blessé. La nuit était venue et ce n'est qu'à neuf heures qu'ils le découvrirent. Les soldats le placèrent sur un matelas qu'ils avaient apporté et le chargèrent sur leurs épaules. Arrivé à l'hôtel où l'attendait un médecin, appelé en toute hâte, il fut examiné. L'amputation fut jugée nécessaire. Le jeune homme fut chloroformé et succomba au milieu de l'opération.

M. le docteur Thomas Evans, dans une lettre du 7 novembre, publiée en France et en Amérique, a pris l'initiative de l'érection sur les bords de la Seine d'un monument qui rappellerait la reconnaissance de la nation américaine vis-à-vis de la nation française. La traduction en français de cette lettre lui fait dire à tort que le montant total de la souscription sera de 50,000 fr. Dans le texte réel, le docteur Thomas Evans dit seulement qu'en faveur de cette souscription ultérieure il fait dès à présent, et personnellement, un premier versement de 50,000 fr.

— Les exemples classiques du cumul des places ne sont pas rares en Suisse. Il est des hommes exceptionnellement doués, paraît-il, qui plient sous le poids des honneurs et des charges. En voici un exemple pris dans le canton d'Uri. M. Huber, d'Altort, est député au Conseil des Etats, secrétaire de la commune, conseiller communal, conseiller d'Etat, administrateur de l'arsenal, banquier du canton, membre du conseil d'éducation, député au Grand-Conseil, procureur général et avocat, ce qui fait onze destinations demandant onze aptitudes spéciales.

LES FAUX CHEVEUX. — Connaissez-vous les chasseurs de chevelures ? C'est son point ces terribles Indiens qui capturent leurs ennemis, mais ces industriels qui courent la province pour troquer quelque marchandise ou quelque argent contre la chevelure de quelque paysan. Autrefois dans les campagnes, la coupe se faisait en plein vent. L'autorité exige aujourd'hui qu'elle ait lieu hors des regards du public, aussi les coupeurs de cheveux ont-ils tous leurs baraquets.

La Bretagne nous envoie annuellement 10,000 kilogrammes de toisons humaines. La basse Normandie et la Marne 8000; le Limousin, le Périgord le Bourbonnais, 10,000; l'Auvergne et le haut Languedoc, 4000. Les coupeurs étrangers importent bon an mal an 14 000 kilogrammes.

En Italie, il suffit de tondre une tête pour avoir un kilogramme de cheveux humains. Il en faut 8 en Auvergne, 10 en Bretagne, 12 en Belgique.

Les plus gros cheveux sont ceux d'Auvergne, les plus fins et les plus blancs ceux de Belgique, les plus noirs et les plus longs ceux d'Italie, les plus beaux, mais les moins soignés, ceux de Bretagne. Les cheveux coupés sur une tête morte sont d'un usage impossible, lorsqu'on les veut travailler; se brisent. Il s'en faut pourtant à la consommation générale, et l'administration de l'Assistance publique a dû prendre des mesures sévères contre les infirmiers d'hôpitaux pour maintenir le respect dû aux morts.

Le commerce recueille encore des cheveux qui proviennent de la tombée. Chaque femme en se démantelant amène chaque jour quelques cheveux entre les dents de son peigne. Toutes n'ont pas la précaution de les garder pour s'en servir plus tard, et en général elles les jettent insondablement.

Les chiffonniers les ramassent sur des tas d'ordures. Ce n'est pas une petite affaire que de déveiler, de nettoyer et d'assortir des cheveux. Et pourtant des gens vivent de ce labeur ! Ils en sauvent à peine la cinquième ou sixième partie, et c'est encore une mauvaise marchandise. On évalue néanmoins à 14 000 kilogrammes le total des cheveux qui, grâce aux chiffonniers, passent annuellement du ruisseau sur la tête des femmes que le bon marché n'effraye pas.

De ces 14 000 kilogrammes 6000 seulement sont d'origine parisienne, les 8000 autres nous arrivent d'étranger. On français a imaginé de transporter cette industrie dans l'Italie méridionale; des lazaroni qu'il enrôle lui recueillent des cheveux de tombée dont il expédie à Paris 8000 kilogrammes par an.

Mias COCKETT.

VARIÉTÉS

VOYAGE AU PAYS DES MILLIARDS

PREMIÈRE PARTIE

L'ALLEMAGNE DU SUD-ET L'ALLEMAGNE CENTRALE

(Suite). — Voir le Journal de Roubaix du 15 XI.

M. Jules Favre à Francfort. — Francfort et Stuttgart. — M. Sonnemann. — La Lanterne de Francfort. — Le parlementaire de M. de Bismarck. — L'Alsace et la Justice. — Beaux traits de l'occupation prussienne.

Aujourd'hui, quand vous demandez à voir les monuments historiques de Francfort, on vous conduit devant l'hôtel d'Angleterre, et l'on vous dit : « C'est là que sont descendus MM. Jules Favre et Garnier-Pagès. » Puis, on vous fait traverser la rue, et l'on ajoute, en vous montrant l'hôtel du Cygne : « C'est là que M. de Bismarck est descendu et qu'a été signé le traité de paix. »

M. Jules Favre, pendant tout le temps qu'il a été à Francfort, a dit les Allemands par son ardeur patriotique. On le voyait chaque matin, un gros parapluie sous le bras, aller à la messe à la Liebfrauenkirche, ce qui veut dire en français : « l'église de la douce Vierge. »

De Stuttgart à Francfort, vous constatez la distance d'un siècle. Dans le capital de Wurtemberg, tout est encore patriarcal : la bourgeoisie, ennemie des engouements du jour, proteste par la coupe antique de ses vêtements. Mais ses protestations s'arrêtent malheureusement à Lpzigville, une vie facile, calme, exempte de soucis, l'amour de la bonne chère, des plaisirs, ont vidé les têtes au profit du vent, et quoi d'étonnant qu'elles tournent comme des girouettes au vent qui souffle de Berlin ? C'est une population qui, sans trop se soucier pour l'avenir, s'occupe de beaux jours politiques, et se livre à des spéculations plus d'art, de littérature, de science, que de bon sens.

A Stuttgart, c'est le contraire. La vie moderne, dans toutes ses extravagances, est même dans ses extrêmes. En vous promenant sur la Zeil, de deux à quatre heures, vous vous croyez à Paris, sur le boulevard. La langue française résonne à vos oreilles, les gamins jettent la Pille Angot; les femmes ont une certaine grâce et une certaine pâleur qui rappellent les Parisiennes. Seulement, il ne faut pas regarder leurs pieds; le bon Dieu les leur a données pour traverser le Mein sans bateau. Et ce qui complète l'illusion d'une ville française, occupée par une garnison prussienne, c'est la prééminence, la courtoisie, l'hospitalité des Francfortois, leur haine franche et loyale contre cette Prusse qui a forcé leurs coffres-forts et supprimé à coups de canon leurs franchises de ville libre. Ces casques à pointe qui passent, au son des fifres criards et de petits tambours en forme de casseroles, la vraie population de Francfort les déteste autant qu'on les déteste à Strasbourg et à Metz. C'est la ville irréconciliable. Elle le montre à chaque élection. En envoyant, avec

rois mille voix de majorité, M. Sonnemann au Parlement, Francfort a joué à l'empire prussien le tour que Paris jouait à l'empire napoléonien en élisant Rochefort.

M. Sonnemann, directeur et propriétaire de la Gazette de Francfort, a toutefois cette différence avec l'ex-vaudevilliste du Palais-Royal, qu'il est un homme politique dans toute l'étendue du terme, et qu'il jouit, même parmi ses adversaires, d'une grande considération. M. Sonnemann est le seul député progressiste ou républicain qui se soit élevé, avec les députés socialistes et polonais, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Que ne l'a-t-on écouté ! La nouvelle province est un brûlot attaché aux flancs de la trinité impériale. Elle condamne, comme l'a dit M. de Moltke au Reichstag, l'Allemagne à un siècle de paix armée. On ne s'aperçoit que maintenant de la faute commise; j'ai entendu des militaires prussiens eux-mêmes avouer qu'on aurait dû se borner à neutraliser l'Alsace-Lorraine, ou simplement se contenter de démanteler Metz et Strasbourg.

Jiens de parler de Rochefort. De l'évêché de la Nouvelle-Calédonie à la Lanterne, il n'y a que l'épaisseur de la corde. Le journal de M. Sonnemann ne ressemble, toutefois, en rien à la Lanterne, bien qu'il éclaire souvent des coins de l'empire qu'on aimerait à Berlin, laisser dans l'ombre la plus obscure. Mais si la Gazette de Francfort n'a point les aures du pamphlet, il n'en est pas de même de Hampelmann, qui s'intitule bravement, depuis la guerre, la Lanterne de Francfort.

Spirituel et mordant sans être brutal, ce qui est bien rare en Allemagne, son rédacteur, M. Friedric Stoltze, est le premier des écrivains humoristes populaires du nouvel empire. M. de Bismarck fait, en général, les frais du journal et des caricatures. On dit que le chancelier ne s'en offense point et qu'il en rit même quelquefois.

(1) Il y a quarante fabriciens de pianos à Stuttgart.

(2) Il y a quarante fabriciens de pianos à Stuttgart.